

Pauline Huvier (1805-1869), une touriste entre cures et pèlerinages

Au XIX^e siècle, la mode des voyages se répand au sein de la bourgeoisie et certaines femmes aisées, à l'esprit curieux, se lancent sur les routes pour admirer les paysages et découvrir leurs habitants, voire les critiquer. Pauline Huvier, originaire de Coulommiers, à l'époque petite ville entre 3500 et 4500 habitants située au cœur de la Brie, en Seine-et-Marne, fait partie de cette élite éclairée et nous a transmis ses récits « pittoresques », révélateurs d'une éducation et d'un tempérament.

Qui est Pauline Huvier (1805-1869) ?

Anne-Marguerite-Pauline Huvier, Pauline, est née le 3 pluviôse an XIII de la République (23 janvier 1805), à Coulommiers (Seine-et-Marne).

Elle est la fille d'Antoine-Fare-François-Jean Huvier (1755-1836), déclaré comme « propriétaire » sur l'acte de naissance et alors âgé de 54 ans et d'Anne-Sophie Gaudefroy, âgée elle de 32 ans.

Il s'agit d'une famille aisée de Coulommiers, son père, descendant d'une famille de robe et lui-même officier, ancien capitaine au corps royal du Génie, ayant été élu capitaine de la garde nationale de la ville et sa mère étant la fille d'un procureur au Parlement de Paris devenu maire de Pontault.

Son grand-père, Jean III Huvier (1723-1791), est aussi bien connu pour avoir été bailli de Coulommiers.

Enfin, il convient de citer, au titre des membres éminents de la famille, l'oncle de Pauline, frère de son père, Pierre-Marie-François Huvier des Fontenelles (1757-1823), maire de Mouroux et surtout homme de lettres et franc-maçon, vénérable de la loge Saint-Jean de Coulommiers (1805-1810).

A sa naissance, Pauline a déjà deux sœurs aînées, Sophie, née en 1797, son aînée de 8 ans et Adèle, née en 1801 que 4 ans séparent. Un an après sa naissance, vient un frère, Abel (1807-1887) qui deviendra magistrat à Provins puis dans l'Aube où il terminera sa carrière comme président du tribunal civil de Troyes.

Presque 10 ans après la naissance de Pauline, la famille est endeuillée par la mort prématurée d'une quatrième et dernière fille, Louise qui ne vivra que quelques mois (1814-1815).

Des récits personnels

Les archives familiales, données aux Archives départementales de Seine-et-Marne par leurs descendants (195 J), ne révèlent cependant rien de sa jeunesse ni de sa formation.

En revanche, son goût pour l'écriture et les récits a postérieurement qu'elle a rédigés de sa main ont permis de conserver 8 documents intéressants.

Mettons de côté le bref récit, non daté, de sa cure à Vichy qui lui est imposé par sa santé et où elle passe son temps à « boire comme des canards et à se promener continuellement afin de digérer les grands verres que nous sommes condamnés à avaler », même si elle en profite aussi pour randonner un peu dans les environs.

Les sept récits personnels¹ de ses autres voyages permettent, à partir de 1838 et jusqu'au pèlerinage à Notre-Dame de la Salette (Isère) en 1854², de se faire une idée précise de son

¹ AD77 195 J 28. Un autre récit, de la main de son neveu cette fois, Albert Huvier (1843-1930) alors âgé de 16 ans, atteste qu'il fit un voyage en Normandie, du 26 août au 9 septembre 1859, avec ses parents, Abel et sa « tante Pauline » (54 ans), « tant pour notre instruction, que pour notre agrément » (AD77 195 J 39) : Rouen (le

goût pour les déplacements, seule ou accompagnée. Ils nous éclairent aussi sur sa vive personnalité, son caractère et son attitude face à la religion.

Une « rentière » dynamique

Agée de 33 ans lors du premier voyage de 1838 et de 49 ans lors du pèlerinage de 1854, elle se déplace en célibataire, indépendante depuis le décès de ses deux parents (en 1835 et 1836) et avec l'autonomie que lui procurent ses ressources³.

Son passeport pour la Belgique et la Prusse, délivré le 6 juin 1854, la décrit comme « rentière » demeurant à Paris, 3 rue Sainte-Anastase⁴. Sa description physique complète le portrait : « taille d'un mètre 60 centimètres, cheveux brun-gris, front bas, sourcils bruns, yeux bleus, nez moyen, bouche moyenne, menton rond, visage ovale, teint ordinaire ».

Celle qui signe juste en dessous d'un « P. Huvier », sobre et décidé, n'a cependant rien d'ordinaire et sa petite taille concentre une énergie remarquable.

Où et dans quel état d'esprit voyage-t-elle ?

En dehors de Vichy donc, ses grandes destinations sont l'Italie (deux fois), l'Allemagne et la Prusse (deux fois), la Belgique (deux fois), la Hollande et en France, les Pyrénées avec une incursion en Espagne. Dans quatre cas sur sept, elle prolonge une cure par des randonnées et des déplacements touristiques. A l'inverse, le « pèlerinage à Notre-Dame de la Salette » est annoncé comme tel dans le titre du récit avec son « autonomie » propre et non dans le cadre d'un voyage plus global.

En juillet 1838, elle part aux eaux d'Aix (les Bains), puis de là en Italie où elle pérégrine durant un an avec sa sœur Adèle et le mari de celle-ci, Achille de la Villéon, officier.

En juillet 1842, toujours en leur compagnie et celle du jeune Charles de Létourville, son neveu, fils de sa sœur Sophie, elle voyage 38 jours sur les bords du Rhin, en Hollande et en Belgique.

En août 1847, elle voyage à Florence jusqu'en octobre.

En 1850, elle relate son voyage aux Eaux-Bonnes (près de Pau), toujours avec M. et Mme de la Villéon, ce qui dure 48 jours et elle y retourne l'année suivante en allant jusqu'en Espagne par les montagnes des Pyrénées.

En juin 1854, elle part pour les eaux d'Ems (Prusse) et visite Coblenz, Trêves et Aix-la-Chapelle.

En août de la même année, elle effectue enfin un pèlerinage à Notre-Dame de la Salette.

port, les monuments historiques) Saint-Sauveur (l'église), Dieppe (la mer, les objets en ivoire), Le Havre (la mer ; les chantiers navals ; le paquebot américain « la reine de l'Océan »), Trouville (mal de mer de la tante Pauline ; grandes marées, pêcheurs ; bains de mer pour tous « à l'exception de papa et maman »), Touque, Caen (les monuments historiques), Cherbourg (les forts, la digue, le port, le fort royal de l'île Pelée, bâti par « mon grand-père Huvier, visite du vaisseau Le Tourville, l'arsenal, les ateliers de constructions et réparation navales ; achat de souvenirs « vues de Cherbourg »).

² Après les apparitions de 1846, les pèlerinages ont été organisés à partir de 1851, soit juste trois ans avant celui que Pauline Huvier entreprend sur place.

³ Son père, Antoine-Fare Huvier, décède le 30 octobre 1836. Le partage et la liquidation de la succession ont lieu le 24 janvier 1837 chez Me Despommiers à Coulommiers (AD77 251 E 213). La masse active s'élève alors à 979 023 francs. La part de Pauline Huvier en sera de 218 993 francs avec en particulier des terres dans la Somme (arrondissement de Péronne) pour 140 000 francs, la terre de la Couture à Mouroux (31 986 francs), d'autres terres à Saints, Beauthel, Saint-Augustin, des rentes et une maison au 1 rue des trois carreaux à Coulommiers.

⁴ Chez sa sœur aînée, Sophie, dans le 3^e arrondissement (dans le Marais, entre la rue de Thorigny et la rue de Turenne).

Un milieu familial cultivé depuis plusieurs générations...

Il est difficile de se faire une idée du niveau exact de l'éducation de Pauline, même si la famille Huvier vit dans un environnement où les humanités sont à l'honneur depuis longtemps.

Son oncle, Pierre Huvier des Fontenelles, mort en 1823 et donc bien avant la date des premiers récits de voyage, est l'auteur prolifique de poèmes, chansons et autres textes⁵

Surtout, le catalogue de la bibliothèque familiale « commencé le 13 juin 1831 et fini... je ne sais quand »⁶, est révélateur des intérêts intellectuels de la bourgeoisie du XVIIIe-XIXe siècle.

Les ouvrages sont répartis en 5 sections et comportent un total de 1027 titres pour 2239 volumes⁷, ce qui en dit l'importance : vient en tête la section histoire (306 titres), puis les sciences et arts (289 titres), les belles-lettres (207 titres), la jurisprudence (114 titres) et enfin la théologie (111 titres). L'ensemble couvre la période de 1541 à 1830 avec de nombreuses éditions originales.

On y trouve les fondamentaux d'une bibliothèque savante et ouverte sur le monde, avec une prédilection pour les éditions suisses et hollandaises.

a. De l'histoire antique aux Lumières du monde moderne :

Les grands auteurs sont présents avec Plutarque, Tacite, Tite-Live, Salluste, Jules César, Tertullien, l'histoire critique de Rome (intrigues, népotisme hérésies), l'histoire de France, d'Angleterre, d'Allemagne, de Pologne, de Turquie, la conquête du Mexique, de la Floride, des anecdotes japonaises, chinoises etc...

Quelques ouvrages laissent à penser à un intérêt janséniste : La traduction en français par Arnauld d'Andilly de *l'Histoire des Juifs* de Flavius Joseph (Amsterdam, 1681) ; *La Vie de M. de Paris, diacre*, Bruxelles 1721 ; *l'Histoire critique des pratiques superstitieuses qui ont séduit les peuples... par un prêtre de l'Oratoire*, Paris, 1702.

Globalement, la philosophie politique développe de nombreux titres sur l'autorité du roi, celle du Parlement, l'indépendance des évêques, avec quelques titres remarquables : *L'Utopie* de Thomas More (Leyde, 1715), *Le Prince* de Machiavel (Amsterdam, 1683) et 3 éditions des *Essais* de Montaigne dont une sur parchemin datée de 1580.

Les précurseurs des « Lumières » et la philosophie « sceptique » du XVIIIe siècle sont particulièrement présents avec entre autres, les œuvres de Descartes, les *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle (Paris, 1698), *L'Ami des hommes ou traité de la population* (du marquis de Mirabeau ; édition de 1759), Pierre Bayle et son *Dictionnaire historique et critique* (Rotterdam, 1697), précurseur de *l'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert qui figure au catalogue avec ses planches (Genève, 1777-1779) ; *De l'Esprit* (Paris, 1758 et La Haye 1770) ; *Jacques le fataliste et son maître* par Diderot (Paris, 1798) ; *La Philosophie du bon sens* de Boyer d'Argens (1755) ; *Les Pensées* de Jean-Jacques Rousseau (Genève, 1766) et ses *Œuvres* (1763-1770), *Emile ou de l'Education* (Amsterdam, 1779).

b. Des « beaux-arts » et des sciences pratiques :

L'architecture est présente avec Vitruve et deux exemplaires de la *Description historique et chronologique des monuments et sculptures* par Alexis Lenoir (Paris, an VI et an VIII), mais

⁵ Comme *Les soirées amusantes ou entretien sur les jeux à gages et autres*, 1788 ; *La Targétude*, tragédie un peu bourgeoise, parodie de *l'Athalie* de Racine, Paris, 1791 ou *Les Remontrances du parterre, etc., par Bellemure, ci-devant commissaire de police, réfutées par M. H. D., otage de Louis XVI*, Paris, 1814.

⁶ AD77 944 F 76, l'auteur exact n'a pas été identifié mais au vu des dates, la probabilité est forte qu'il s'agisse d'Antoine Huvier, le père de Pauline qui décède en 1836. En effet, l'auteur du catalogue cite comme appartenant ou offerts « à Abel » les *Principes politiques de J.J. Rousseau* (1792) et à Sophie les *Maximes et réflexions morales* extraites de La Bruyère (1782).

⁷ Un inventaire non daté de la « maison de Coulommiers » indique « 2250 vieux volumes de différents formats, tant livres d'histoire, de théologie, de sciences et de voyages, le tout estimé 1220F,50 » (AD77 195 J 23)

aussi les fortifications et l'art militaire, l'artillerie, l'hydraulique, la physique, la chimie, les mathématiques, les monnaies et médailles, les blasons, les mesures, les sciences naturelles avec *l'Histoire naturelle* de Buffon (1769), la médecine et l'anatomie, la magie (*l'Albert moderne*, 1768), des ouvrages sur les jardins (La Quintinie), l'arboriculture (pommiers, poiriers, cerisiers, orangers et citronniers, pêcheurs...), l'agriculture (Duhamel du Monceau), l'économie rurale, les animaux domestiques et nuisibles (insectes, taupes, oiseaux, serpents, poissons), la viticulture, la chasse.

Enfin, pour les voyages, de multiples guides sont cités comme *l'Itinéraire portatif ou guide historique et géographique du voyageur dans les environs de Paris...* (1781), mais aussi des récits plus exotiques comme la *Description du Cap de bonne espérance* (1642), *l'Almanach du voyageur* (1783), et de nombreuses *Descriptions de voyages* (Asie, Afrique 1744, Turquie, Egypte, 1745 ; Hongrie, 1674, an VII, Italie, 1764, Ethiopie, Congo, 1732 ; Madagascar 1682...).

A noter enfin, une édition de 1800 pour *De l'éducation des filles* de Fénelon dont l'achat pourrait bien correspondre à un intérêt particulier d'Antoine Huvier à la naissance de sa première fille Sophie Huvier (1797), tout comme le *Guide des mères ou manière d'allaiter, d'élever, d'habiller les enfants* par Hugues Smith, traduit de l'anglais (8^e édition, Paris an VIII).

c. « *Les belles-lettres* », entre classiques et contemporains

Les dictionnaires et grammaires en tous genres sont multiples et voisinent avec les poésies de Virgile, Horace, Ovide, Térence, Lucrèce, Esope et la *Jérusalem délivrée* par Le Tasse.

Eloge de la folie d'Erasmus et les œuvres de Rabelais et de Clément Marot puis au grand siècle, Boileau, Racine, Molière, La Fontaine, et les oraisons funèbres de Bossuet (1680).

Au XVIII^e siècle, on trouve *Les aventures de Télémaque* (Fénelon, 1705) et les oraisons funèbres de Mascaron (1745), encore Jean-Jacques Rousseau, *La Henriade* et les œuvres de Voltaire, *La vie et les opinions de Tristram Shandy* (1786), *Paul et Virginie* de Bernardin de St-Pierre (1789), le *Voyage autour de ma chambre* de Xavier de Maistre (1794, édition de 1817), mais aussi les « chansons de M.H.D. », l'oncle Huvier des Fontenelles, et « la chansonnette polissonne, la plus polissonne possible », toutes deux manuscrites ;

Deux titres sont clairement identifiés « à Pauline »⁸. Il s'agit de :

- *L'Hymne au soleil...* par M. l'abbé de Reyrac, Amsterdam, qui connut quelques succès de librairie (1777, édition de 1781)
- *Les œuvres pastorales de M. Merthghen, traduites de l'allemand par M. Le baron de Nausell* (1782)

d. *Jurisprudence et théologie, entre traités, ordonnances, bibles, bréviaires, catéchismes et instructions*

Cette section, plus technique se distingue moins que les précédentes, à l'exception des œuvres de Nicole et des *Provinciales* de M. de Montalte (Pascal).

Il est clair au vu de cette bibliothèque familiale que sa constitution au fil des années a créé un climat favorable à la lecture des auteurs en vogue dans la bourgeoisie éclairée du XVIII^e siècle dont Pauline Huvier est l'héritière directe. Pour autant son statut de femme lui a-t-il donné un accès aussi aisé à ces ouvrages ? Rien ne permet de le confirmer, même si le testament de son père fait état en sa faveur de plusieurs ouvrages, dont *l'Histoire ecclésiastique* par M. Fleury (36 volumes) et « 44 volumes à son choix »⁹

⁸ Mais s'agit-il d'un emprunt ? d'un don ?...

⁹ Codicille au testament d'Antoine-Fare Huvier (12 juillet 1831, AD77 195 J 23). Ses deux autres filles reçoivent également des livres et Abel, son fils, tous les autres livres de « ma bibliothèque tant à Pontault qu'à

Une touriste cultivée, mais avec des limites...

Elle écrit certes un français châtié, dans un style alerte et ses connaissances en peinture et en sculpture principalement sont affirmées : elle apprécie Michel-Ange, le Tintoret, Raphaël, Canova, Rubens, Van-Dick.... Elle visite des ateliers à Florence et ne rate ni musées ni galeries.

Pour autant, sa culture littéraire n'émerge pas de manière très forte. Certes, on a bien conservé d'elle une « traduction de *Philémon et Baucis* par P. Huvier »¹⁰ mais dans ses récits, elle n'indique pas ses lectures et quand elle va en cure, elle emporte son « ouvrage » (broderie ?) et écoute la musique en plein air. Son style, qui n'est pas celui d'un écrivain, reste guindé et les adjectifs « admirable » et « pittoresque » abondent, les scènes de genre étant plus animées que les descriptions de paysages.

Elle cite nommément Boileau (« de l'uniformité naquit l'ennui ») pour critiquer le paysage de la Lombardie mais en général peu d'écrivains ou parce que l'intérêt qu'elle leur porte est lié à un monument ainsi Silvio Pellico¹¹ à Venise, l'Arioste et le Tasse à Ferrare¹².

De ce fait, l'allusion à Jean-Jacques Rousseau est d'autant plus remarquable puisque, passant par la vallée de l'Isère pour aller à Notre-Dame de la Salette, elle remarque très précisément « la Tour dans laquelle Jean-Jacques écrivit son *Contrat social* »¹³. Cet ouvrage étant la seule référence à un titre précis sur l'ensemble de ses récits, on peut en conclure qu'elle connaît l'auteur, avec une certaine familiarité même, puisqu'elle se dispense de son nom. Mais a-t-elle lu le livre ?

Le seul auteur vivant qu'elle cite est le poète occitan Jasmin, coiffeur à Agen¹⁴, qui lit ses poèmes lors d'une rencontre organisée pour les curistes des Eaux-Bonnes ; bien que ne connaissant pas l'occitan, elle semble avoir apprécié la soirée et surtout le talent du conteur qui fait passer l'assistance du rire aux larmes.

Cette méconnaissance linguistique est encore plus sensible en Italie et surtout en Allemagne où elle regrette souvent de ne pouvoir ni comprendre ni dialoguer avec les populations.

Du coup, sa curiosité se porte principalement sur les paysages, les jardins et les « beautés de la nature », les monuments historiques, et les musées avec leurs peintres et sculpteurs célèbres qu'elle cite abondamment. Lors de son passage en Italie, elle réalise même des dessins de colonnes sur papier calque pour distinguer les cinq ordres de l'architecture, ce qui indique son intérêt pour le dessin¹⁵. Elle ne manque jamais de signaler les raretés archéologiques, comme

Coulommiers, ainsi que tout ce qui compose mon cabinet d'histoire naturelle et de curiosité, quelques médailles et tous mes instruments de mathématique ».

¹⁰ AD77 195 J 28. Ce cahier voisine avec d'autres notes historiques et des réflexions dont une sur Silvio Pellico mais sans que leur attribution soient certaine.

¹¹ Silvio Pellico (1789-1854) est contemporain de Pauline et connaît la célébrité avec la parution de « *Mes prisons, Mémoires de Silvio Pellico* », traduit en français en 1833.

¹² Ludovico Ariosto, dit L'Arioste (1474-1533), auteur du *Orlando Furioso* est mort à Ferrare et Il Tasso, dit Le Tasse (1584-1595), auteur de *La Jérusalem délivrée*, y vécut plusieurs années à partir de 1565.

¹³ De fait, la ville de la Tour-du-Pin, (à 16 kms de Bourgoin) est réputée pour avoir abrité Jean-Jacques Rousseau. Dans l'« *Anacharsis français ou description historique et géographique de toute la France* » de Charles Malo (1823), il y est expressément indiqué que « c'est près de là dans un vieux château que Jean-Jacques Rousseau jeta le plan de son *Contrat social* », l'ouvrage étant édité pour la première fois à Amsterdam en 1762. Pauline aurait-elle eu ce guide de Charles Malo entre les mains pour reprendre l'information, tout en la déformant ? Ou s'agit-il de propos répétés par d'autres voyageurs au passage ?

¹⁴ Jacques Boé, dit Jasmin (1798-1764), poète dont la renommée s'élargit au plan national après sa consécration par l'Académie d'Agen en 1830 et la récitation de ses poèmes à Bordeaux en 1836. Les tournées qu'il entreprend alors attirent les foules. En 1850, aux Eaux-Bonnes, le profit de la soirée est destiné à l'achèvement d'une église de campagne.

¹⁵ Son neveu Ernest (1846-1867), fils de son frère Abel, s'adonne également au dessin et de passage à Coulommiers demande des « modèles » à sa tante Pauline (courrier du 25 août 1864, AD77 195J 40). Par ailleurs, dans le « Contenu de mes portefeuilles » (attribué à Antoine-Fare Huvier), on trouve, à côté d'estampes, études académiques, plans et esquisses divers, comme la « cage de la pie de mon frère », du « papier

celles découvertes « récemment à Trêves grâce aux fouilles commandées par le roi de Rome ».

D'une façon générale, elle privilégie toujours les « points de vue » élevés, les tours et les belvédères et le pittoresque des « positions ». Prendre de la hauteur pour apprécier les panoramas est systématique chez elle mais n'a rien d'original à une époque où le « tourisme » se développe au sein des élites, sur les pas des grands « voyageurs-écrivains » ou des « techniciens du patrimoine » comme Mérimée.

L'Italie fascine depuis longtemps et au XIXe siècle, les écrivains relatent volontiers leurs voyages comme Chateaubriand avec son *Voyage en Italie* (1803) ou Stendhal avec *Rome, Naples, Florence* (1817) et *Mémoires d'un touriste* (1838). Quant aux montagnes, elles ont été « révélées » depuis le *Voyage dans les Alpes* de Saussure (1779) et pour les Pyrénées avec les récits de Flaubert (1840) qui a pu y croiser d'autres Pauline Huvier, ces « belles voyageuses... gantées, heureuses d'être dans les montagnes et de pouvoir le dire... » ou de Victor Hugo, *Voyage dans les Pyrénées*, (1843).

Mais le goût de Pauline Huvier pour les voyages reste limité à la sphère européenne la plus classique et la plus rassurante : ni l'Orient, ni Jérusalem, ni l'Égypte ne seront jamais au programme.

... intrépide mais raisonnable...

Dans ce cadre bien délimité et rassurant, rien ne l'arrête et tous les moyens de locomotion sont employés pour se déplacer, seule ou accompagnée : trains, coupés, diligences et voitures à cheval, barques, bateaux à vapeur, chevaux, ânes, et même vaches attelées dans Pyrénées...

A Rome, elle apprécie le coup d'œil du haut de la coupole de Saint-Pierre où l' « on aperçoit la mer vers la côte d'Ostie » ; à Naples, elle affronte la mer puis ascensionne le Vésuve, croyant « qu'elle allait périr » des émanations de soufre ; à Pise, elle monte au sommet de la tour ; à Gênes à celui de la Lanterne ; elle se fait peur sur la corniche de Gênes à Nice ; visite le baigne de Toulon « dont l'aspect porte encore la terreur par une physionomie de scélérats et de bandits » ; à Marseille, elle monte à Notre-Dame de la Garde, malgré la chaleur ; sur le Rhône, elle reste sur le pont « malgré le froid » pour voir la descente des rives jusqu'à Valence ; dans les Pyrénées, elle surmonte sa fatigue pour gravir les montagnes et satisfaire son « désir de fouler la neige au mois de juillet et de la palper de mes mains », de contempler à la longue vue Pau et le pic du midi d'Ossau depuis Grouzy ou de découvrir, seule avec un guide, les glaciers qu'il faut franchir pour arriver au port de Vénasque, « à 2413 mètres au dessus du niveau de la mer... : de tous côtés vous ne voyez autour de vous que des pics, des rochers, des glaciers, quelques pâturages et quelques sapins ; c'est une belle horreur »¹⁶.

Bref, c'est une intrépide, néanmoins bien raisonnable qui organise ses voyages et ne prend pas de risques inutiles (respect des conditions météorologiques en montagne et usage des vêtements chauds, accompagnement de guides dans les grottes par exemple) et multiplie les « conseils de voyage », mais reste entêtée dans son désir comme un « enfantillage » de retourner à tel endroit qu'elle n'a pu visiter ou qu'on l'a dissuadée de voir. Elle avoue même être « très craintive lorsqu'il s'agit de descendre un peu raide ».

Elle est déterminée et les voyages doivent se dérouler selon le plan établi : « nous avons encore bien des choses à voir et nous n'avons pas de temps à perdre ».

vélin pour Pauline », « études d'arbres = à Pauline », « Cherbourg, donné par Pauline », une « carte de la France dessinée par Sophie ou Pauline » (AD 944 F 76).

¹⁶ Flaubert pour le même paysage désolé indique que « rien n'est triste comme la couleur de ces eaux qui ont l'air cadavéreuses et violacées et qui sont plus immobiles et plus nues que les rochers qui les entourent » mais à ses yeux c'est « du grand et du beau ».

Son caractère indépendant s'exprime à plusieurs reprises comme au Colysée où elle relève combien les femmes y étaient maltraitées, étant reléguées à la dernière galerie : « ce n'est que depuis la religion chrétienne qu'elles ont été traitées avec les égards auxquels elles ont droit ».

... curieuse de tout...

Elle pratique aussi ce qu'on appellerait aujourd'hui le « tourisme industriel » découvrant à Florence, la fabrique de pierres dures du Grand Duc et une filature de soieries ; à Toulon, « en grands détails », le navire de guerre Le Montebello, à Strasbourg la fonderie de canons, en Hollande la fabrication des fromages, à Ems la fonderie d'argent et de plomb mais aussi le « tourisme social » lorsqu'elle visite l'hospice des vieillards de Bruxelles.

Elle note les rencontres ou les objets inattendus comme, lors de son voyage à Vichy, au château de Randon « le carquois d'un chef arabe, rapporté d'Alger par le prince de Joinville » ou à Pau, la coquille de tortue ayant servi de berceau au futur Henri IV.

Elle note les usages et le détail des costumes, particulièrement lorsqu'il s'agit de danses (fête de la Saint-Jean à Eaux-Bonnes).

Et, comme tout bon touriste, elle rapporte des souvenirs de voyage comme de Cologne « l'eau de Jean Marie Farina », sans négliger de goûter sur place à toutes les spécialités locales : le vin de Joannisberg à Dusseldorf, la « bière alambic » à La Haye, « des moules et des crappes » à la Rochelle ou « des glaces au beurre, ce qui n'est nullement bon » à Coblenz.

... et sans états d'âme.

Son œil est précis, sans émotion particulière, à l'image d'un naturaliste qui décrit une plante. Ainsi, après sa rencontre, très protocolaire, avec le pape Grégoire XVI, elle se montre objectivement « très satisfait [e] de notre séance [sic] et de la bonté du Saint-Père » et quand sa sœur souffre du mal de mer, elle reste allongée et constate que ce mal la « rend insouciant à tout ». Elle apprécie d'ailleurs à sa juste valeur le cabinet d'histoire naturelle de Leyde où elle regrette « de n'avoir pu tout voir » mais qui la ravit par sa variété et sa richesse.

De même, le plan en relief des montagnes autour de Luchon réalisé par M. Lézat lui apprend beaucoup sur la vue « d'ensemble » au point qu'elle souhaite le revoir à Paris lorsqu'il y sera présenté.

Elle croque avec rapidité les traits des habitants et leurs manières d'être ou de manger, les fêtes religieuses, les dévotions particulières, les enterrements aussi bien que les carnivals, les jeux et les courses.

Ses jugements sont à l'emporte-pièce et définitifs, sans charité aucune.

A Saint-Jean de Maurienne, elle s'arrête dans un hôtel où « tous les infirmes étaient réunis : c'était la nature humaine dans ce qu'elle a de plus hideux ; joignez à cela un déjeuner détestable, les filles qui servaient laides et répugnantes, les montagnes environnantes arides et d'un aspect sauvage... » ; les Romains eux, sont « d'une saleté répugnante » ; à Procida, « il n'y a rien à voir sinon le costume des habitants qui est celui des grecs » ; lors des cérémonies de canonisations, les tentures avaient pour effet de « gêner l'église plutôt que l'orner » ; à Strasbourg, « les femmes portent toutes les provisions sur la tête ce qui leur donne des cous énormes et puis leur coiffe est vilaine et malpropre » ; les Allemands « boivent et mangent continuellement... ils font environ cinq repas par jour, au surplus ce régime leur profite car ils sont tous gros et gras » ; à Brock, « ce village renommé pour sa propreté est ridicule selon moi par la minutie de ses habitants, on voit que chez eux, c'est une spéculation, le naturel y manque » ; à Bruxelles, le musée présente « beaucoup moins de croutes qu'à Paris » ; « dans le pays de Luchon, la population n'est pas belle : on y voit des crétins, des goitreux, des imbéciles, des gens maladifs » sans parler « de la mendicité faite avec ténacité par les femmes, les enfants, tout le monde mendie sans la moindre honte » ; en Bourgogne, ce n'est guère mieux puisque « les habitants sont connus pour être méchants, vindicatifs et même

assassins... ivrognes, mauvaises têtes, très indisciplinés et difficiles à conduire pour les préfets et les autorités ».

Enfin, d'une manière générale, « il faut se méfier de ce que vous disent les guides et les habitants : leur intérêt passe avant celui des voyageurs ».

Quel est son rapport à la religion et à la morale ?

Une chrétienne respectueuse des rites...

Pauline Huvier, tout au long de ses voyages, note bien qu'elle assiste aux offices et à la messe du dimanche matin. Et quand elle est à Rome, les bénédictions pontificales lui en imposent et elle suit les processions et cérémonies de canonisation.

De même lors des cures, comme à Ems, elle va entendre la messe « après notre premier verre » et à Vérone, n'hésite pas à suivre jusqu'à l'église le convoi funèbre d'un enfant, « le chant était si beau et harmonieux ».

Elle regrette l'état de certaines églises comme celle de Gèdre, « la plus laide, la plus misérable que j'ai jamais vue » au point de souhaiter une quête pour la réparer.

Elle fustige aussi la dissipation des touristes qui lors des cérémonies religieuses auxquelles ils assistent (en Italie), se comportent « comme à un spectacle » et sans recueillement alors qu'à Aix-la-Chapelle, lors des processions de la fête patronale, « tout le monde était recueilli et en grand nombre ».

... mais qui n'extériorise pas sa propre spiritualité

Pour autant, elle ne manifeste aucun sentiment religieux personnel dans les églises qu'elle visite ni devant de saintes reliques, ou du moins n'en fait pas état. Elle s'émeut en revanche fort des conditions de vie des premiers chrétiens et constate lors de sa visite des catacombes à Rome qu'il « fallait avoir une foi bien vive pour s'enterrer ainsi tout vivant » et l'horreur des lieux » la fait rêver toute la nuit.

A Cologne, elle note simplement (et lors de ses deux passages) que « le tombeau des rois mages est enrichi de toutes espèces de pierreries et l'on voit les trois crânes de ces saints rois » et d'une manière générale, les églises ont surtout l'avantage d'être munies de tours et de flèches d'où l'on peut admirer les villes en contre-bas. Lorsqu'elle se rend à des cérémonies, elle y apprécie surtout la beauté des lieux et de la liturgie comme aux vêpres de St-Jacques à Bruxelles où « au salut il y eut de fort belles voix ». A Malines, « nous avons assisté à la prière du soir » dit-elle, plutôt que « nous avons participé ... », de même qu'au béguinage de Gand où elle « assiste » à la prière du soir, elle remarque surtout la façon particulière des béguines de prier en élevant les mains vers le ciel. Elle apprécie les processions à Bordeaux avec un reposoir « aussi élevé qu'un premier étage » et reste frappée dans les caveaux de l'église St-Michel de ces « tristes restes de corps humains », aperçus à la lueur des flambeaux, « rangés en cercles... [et] dont la peau est devenue comme un parchemin ».

Le pèlerinage à Bétharram (1850)

De retour de Bonnes, elle passe à « Bétharram, pèlerinage très renommé dans les Pyrénées et lieu fort connu à cause de sa grotte¹⁷ ».

¹⁷ Le sanctuaire marial de Bétharram (Pyrénées-Atlantiques) remonte au Moyen-âge avec des pèlerinages depuis le XVI^e siècle. Mais sa renommée s'accroît au XIX^e siècle avec saint Michel Garicoïts (1797-1863) qui rédige son « manifeste » en 1838 et soutient la restauration de l'ancienne chapelle et la reconstruction du calvaire confiée, de 1840 à 1845, au sculpteur Alexandre Renoir, frère du peintre Auguste Renoir. Pauline Huvier y vient donc juste 5 ans après ces travaux d'embellissement, à une période où Lourdes, distante de 15 kms, n'est pas encore connue, les apparitions n'ayant été signalées qu'à partir de 1858.

Cet épisode, daté du 5 août 1850 et donc antérieur de quatre ans à son pèlerinage à Notre-Dame de la Salette, permet de mieux percevoir son attitude face aux dévotions religieuses. Elle note tout d'abord qu'elle a attrapé la migraine en passant du chaud extérieur au froid intérieur, puis elle se laisse impressionner sur le plan esthétique par les chants du guide et des jeunes enfants qui les précèdent, « ce qui faisait un très bel effet dans la profondeur de cette grotte » et par « la beauté de tous les stalactites et stalagmites qui éclairés par la paille qu'on allume dans plusieurs endroits font un fort bel effet : on se croirait au milieu de monuments gothiques ». L'année suivante à l'été 1851, elle y retourne une seconde fois, notant alors la présence dans la sacristie de la robe de mariage de la comtesse de Chambord, offerte en ex-voto mais des « visiteurs indiscrets ont enlevé des fleurs de la couronne et coupé une partie de la berthe de dentelle ».

Reliques...

A Metz, elle contemple la chappe « faite avec un manteau de Charlemagne » et dans la cathédrale de Trêves, « la précieuse relique de la tunique sans couture de N. S. que [Ste Hélène] avait rapporté de Judée ».

Avec un réel souci archéologique, elle souligne devant cette pièce antique qu'« elle est faite d'un tissu double, dont le travail est ignoré maintenant, les fils ou laine (je ne sais) sont de quatre couleurs, rouge, jaune, bleu et brun. Elle a été exposé au public dans une armoire de cristal en 1844 ; elle est de 5 pieds de long ». Mais elle passe très vite au « bas-relief représentant les mages... » sans faire part de la moindre émotion spirituelle devant la relique. De même à Aix-la-Chapelle, elle détaille la nature des « précieuses reliques » conservées : les « grandes reliques » qui ne sont visibles que tous les quinze ans, à savoir : « une robe entière de la Sainte Vierge, le linge qui était autour des reins de N.S. sur la croix et je crois une autre que j'ai oubliée », puis les autres « qui sont des plus précieuses :

- un morceau de la corde qui servit à attacher Notre Seigneur
- la ceinture de cuir qu'il portait pour maintenir sa robe
- un morceau de l'éponge qui servit à lui présenter à boire lorsqu'il était sur la croix
- une ceinture blanche de la Sainte Vierge
- des cheveux de Saint Jean-Baptiste
- et encore quelques autres reliques ainsi que celles de Charlemagne : un os de son bras et son crâne (son corps est aussi dans une très belle châsse ».

Mais cet inventaire ne s'accompagne d'aucun ressenti de l'ordre du domaine intime de la spiritualité. Même si elle insiste sur le caractère précieux des reliques, c'est autant pour leur valeur esthétique et les bijoux qui les recouvrent que pour leur rareté ou leur rôle dans le parcours de la foi.

Toujours à Bétharram, malgré son désir alors de « faire le chemin de croix », quand elle s'avise qu'il « est très long¹⁸ et que nous n'en avons pas le temps », elle s'empresse de monter « en toute hâte au haut de la montagne où sont élevées trois croix¹⁹ », puis de « redescendre très vite » à cause de la chaleur.

... souvenirs...

Les souvenirs de piété qu'elle achète, par exemple à Saint-Bertrand de Comminges, sont très clairement identifiés comme des « récompenses » pour le guide qui a prodigué ses commentaires historiques et quand elle découvre, au belvédère d'Ems, une devise en français « *Oui, malgré son orgueil, l'homme doit en ce lieu* »

¹⁸ Il comporte effectivement 15 stations. Huit d'entre elles sont l'œuvre d'Alexandre Renoir.

¹⁹ La XIe station avec son groupe sculpté comportant trois croix est celle où « Jésus meurt sur la croix ». L'ensemble actuel en fonte date de 1864 et n'est donc pas celui qu'a pu voir Pauline Huvier.

Reconnaître son néant et la grandeur de Dieu », elle ne développe aucun commentaire spirituel personnel.

...et morale.

Quant aux règles de vie qui sont les siennes, les remarques qu'elle formule en creux sur les autres sont explicites. Ainsi condamne-t-elle très fermement et « avec dégoût » les casinos et autres salles de jeux comme à Bade où « des joueurs et même quelques femmes sont actionnées [sic] à ces jeux de roulette et de hasard ».

Mais ce qui motive son « dégoût » relève plus de conclusions pratiques et économiques que morales : pour le salon de jeux d'Ems, elle se scandalise « qu'on trouvât des personnes qui trouvaient du plaisir à venir donner leur argent, car il est presque sûr qu'un jour ou l'autre on perdra et beaucoup si l'on continue », mais avoue regarder le spectacle du jeu de la roulette avec un certain intérêt pour « suivre les veines heureuses ou malheureuses des joueurs et des banquiers ». D'ailleurs, elle cite en exemple l'histoire d'une femme qui « pour sortir d'un mauvais pas », conséquence de pertes au jeu, « perdit la tête ... et s'enfonça bien avant dans un bourbier », en volant ses voisins d'hôtel.

Pour ce qui est des bals « quoique je ne sois pas fol de plaisir », elle y assiste à Vichy avec « curiosité » mais « une fois l'ayant vu, « j'ai été fort empressée de revenir me coucher, car il faut être matinal... ».

De même, elle critique vivement le « délire du carnaval » de Rome, les habitants engageant « leurs effets au Mont-de-piété pour pouvoir se masquer ».

La raison, toujours la raison.

Pour autant, son cœur a su aussi parler, non pour fonder un foyer puisqu'elle est restée célibataire toute sa vie, mais pour porter assistance à son père malade, ce qui n'apparaît que dans le codicille du testament d'Antoine-Fare : celui-ci lui lègue « en souvenir des services qu'elle m'a rendus dans mes infirmités, une montre en or à répétition, du prix de 600 F »²⁰.

Le pèlerinage à Notre-Dame de la Salette (1854)

Un voyage aller de trois jours ...

L'objectif du pèlerinage « que je désirais faire déjà depuis longtemps » est clairement indiqué par Pauline : « aller laver à la fontaine de la Sainte Vierge mes yeux qui ont été si longtemps malades²¹ ».

Pour une fois, elle voyage seule, n'ayant « pont trouvé de compagnon de voyage » et le récit qu'elle fait de ce périple est justement destiné à sa sœur.

Le voyage va durer trois jours du lundi 28 août matin au mercredi 30 août au soir en employant tous les moyens de locomotion ou presque :

Départ lundi 28 août :

- 7h30, Paris, gare de Lyon : train express avec une locomotive qui roule à moins de 70kms/ « mais on marche si vite qu'on est étourdi en regardant les objets près de soi »
- 8h12, passage à Melun, puis passage à Montereau, Sens, Joigny
- 10h45, Tonnerre : déjeuner (avec épisode d'un passager malade du choléra qu'il faut évacuer)
- Passage à Montbard et traversée de la Bourgogne, avec ses vignobles (Clos Vougeot, Chambertin, Romanée, Beaune, Torrens, Nuits...), puis le Beaujolais

²⁰ Codicille du 7 mai 1833, AD77 195 J 23.

²¹ Elle relie ainsi sa propre maladie des yeux à la fontaine et aux apparitions de la Vierge en larmes, rapportées par deux bergers, Mélanie Calvat et Maximin Giraud (19 septembre 1846).

- 18h, arrivée à Lyon (coucher à l'Hôtel de Bordeaux, « borgne, très borgne » avec des punaises)

Mardi 29 août :

- avant le départ, visite de la cathédrale St-Jean
- départ avec la voiture des Messageries générales
- arrêt à Bourgoin, traversée de la vallée de l'Isère (soie, chanvre, noyers, couvent des dominicains)
- arrivée à Grenoble (26 lieues de Lyon) ; réservation d'une place de coupé pour le lendemain (diligence de Gap) ; coucher chez M. Vachon

Mercredi 30 août :

- avant le départ, visite de la ville, la cathédrale ; petit déjeuner « car on ne s'arrête pas en route »
- 7h30, départ par la vallée de la Romance avec un attelage de 2 chevaux
- 9h, arrivée à Vizille ; passage à 5 chevaux
- 11h, arrivée à Laffrey (avec ses « trois lacs superbes dont les eaux belu foncé sont très poissonneuses : on y pêche principalement le brochet et la brême »)
- 13h La Mure, puis passage dans les montagnes « tantôt arides et sauvages et tantôt cultivées et fertiles »
- Un peu avant 16h, arrivée à Corps ; recherche d'un âne pour monter à La Salette
- 16h, montée de Corps à La Salette ; passage de deux villages « pauvres et misérables »,
- 19h, arrivée à La Salette

... *un séjour de deux nuits sur place...*

Mercredi 30 août :

- 19h, visite à la fontaine où elle se lave les yeux ; passage au réfectoire
- 19h30, prière et salut ; coucher en cellule

Jeudi 31 août :

- De bonne heure, messe à l'église
- Montée à la croix
- 8h, petit déjeuner puis commissions
- 12h, déjeuner avec lecture à haute voix puis « exploration » des environs
- Dialogue avec un père missionnaire sur les miracles et la dévotion à la Vierge ; visites à la fontaine

Vendredi 1^{er} septembre, matin :

- messe et visite de la fontaine
- départ de Notre-Dame de la Salette

... *et un retour en deux jours et une nuit.*

Vendredi 1^{er} août :

- 8h, départ et descente à pied depuis Notre-Dame de la Salette
- 10h, arrivée à Corps, petit déjeuner
- 11h, diligence de Gap pour Grenoble
- 18h30, arrivée à Grenoble ; dîner frugal
- 19h, départ pour Lyon en diligence

Samedi 2 août :

- 6h, arrivée à Lyon ; installation à l'hôtel de Rome, place St-Jean ;
- montée à Notre-Dame de Fourvière ; messe ; marche et omnibus jusqu'au confluent de la Saône et du Rhône ; retour à l'hôtel
- 19h, départ du train en « convoi express »

Dimanche 3 août :

- matin arrivée à Paris ; messe

L'ensemble représente donc presque sept jours complets (en déplacements et en séjour) et plus de 1500 kms (« 340 lieues » selon les calculs de Pauline), parcourus en train, en diligence puis à pied et à dos d'âne.

Un sanctuaire en plein développement pour l'accueil des pèlerins...

Pauline Huvier note en arrivant l'existence de deux bâtiments, l'un occupé par les missionnaires qui y reçoivent les hommes et l'autre destiné aux femmes.

L'église est alors en cours de construction²² grâce aux dons des fidèles, le chœur étant terminé et provisoirement fermé pour servir d'église, tandis qu'une petite chapelle est édiflée en face « à l'endroit où la Ste Vierge s'est élevée de terre et a disparu aux yeux des enfants ». L'ensemble des pierres proviennent de la montagne de Gargas qui est extraite à la mine par les ouvriers « qui restent nuit et jour à La Salette ». Un chemin de croix a été fait de la fontaine « où la Vierge était assise, jusqu'à l'endroit où elle s'éleva de terre, en suivant les sinuosités qu'elle suivit ».

Le temps est rythmé par les offices, prières, chapelets, chants et saluts du Saint-Sacrement et visites à la fontaine pour se baigner les yeux ou en boire l'eau.

Des paroissiens viennent en groupes processionner et « défiler le long de la montagne » en chantant des cantiques et en portant des bannières.

Le réfectoire des dames permet de déjeuner ensemble et de retrouver des connaissances (en l'occurrence, Mme de Bourmont qui y vient « depuis que le pèlerinage de la Salette a été autorisé par l'évêque de Grenoble ». Le petit déjeuner est composé de café au lait (excellent). Pendant le déjeuner, des lectures sont faites par la Supérieure suivies de conversations

Quant aux chambres, il s'agit de cellules sans « aucun luxe... mais on y dort à merveille ».

Pour les « commissions » (souvenirs pieux), une maisonnette en bois tenue par la sœur d'un missionnaire, permet d'acquérir « toutes espèces de choses de piété » : médailles, images et même cantines pour emporter de l'eau en quantité. Pauline se charge ainsi de 10 litres d'eau, cachetées du sceau des missionnaires, « et je pris soin de l'emplir moi-même » !

L'ensemble du séjour paraît très économique aux yeux de Pauline Huvier qui débourse 5 francs 50 pour la nourriture et l'hébergement alors qu'il faut « faire venir tout à dos de mulet, le pain, la viande, les légumes ».

... et la dévotion mariale.

Pauline Huvier prend soin de rencontrer un des pères missionnaires pour « lui faire diverses questions sur La Salette » et l'apparition de la Sainte Vierge, liée aux témoignages de deux enfants d'une part et aux miracles d'autre part.

Elle apprend donc que « la jeune Mélanie²³ est maintenant religieuse ; elle est à Corps et fait la classe aux petites filles. On peut demander à la voir, mais comme déjà bien du monde l'a vue et entretenue, je me suis contentée de savoir ce qu'elle disait et n'ai point voulu l'importuner d'autant plus que je savais que les supérieures y avaient trouvé de l'inconvénient.

²² Une basilique, bâtie entre 1861 et 1879, viendra modifier l'église néo-romane construite à partir de 1852 par Alfred Berruyer, la chapelle d'origine étant déplacée dans le cimetière des Pères.

²³ Mélanie Calvat fut ensuite placée dans un couvent des sœurs de la Charité puis en Angleterre au Carmel (1855-1860), revint en France et après de multiples déplacements finit sa vie près de Bari en Italie en 1904. Le livre qu'elle publia en 1879 fut mis à l'Index par le Vatican.

Le jeune Maximin²⁴ apprend le latin, il est assez léger, n'a point encore une vocation décidée. Mais il ne dément nullement ce qu'il a dit. L'un et l'autre ne varie pas là-dessus. Ces témoignages des enfants ont fait une telle impression dans le pays que presque tous se sont convertis ».

En ce qui concerne les miracles « qui s'opèrent journellement par l'intercession de Notre-Dame de la Salette », elle indique que leur valeur est assurée par « toutes les garanties désirables, par la signature des médecins, du curé, de l'évêque ».

Malheureusement, elle ne reprend pas le récit de ces miracles « dont le détail serait trop long ». Elle évoque juste l'hypothèse de non-crédibilité des apparitions, en affirmant que les miracles en seraient au contraire la preuve : « Supposé donc qu'il ne fut pas vrai que la Sainte Vierge fut apparue aux deux petits bergers, toutefois, il serait évident que cette dévotion agréée à Dieu et à la Sainte Vierge, puisqu'elle se trouve autorisée par tant de merveilles ».

L'opposition de certains, évêques et prêtres, qui ont fait « une réclame au Pape contre cette dévotion » devrait aboutir favorablement de la part du Vatican²⁵. Elle ne développe d'ailleurs pas plus le sujet de la « réclame » et n'évoque absolument pas les « secrets » des enfants.

En ce qui la concerne, son départ « avec regret » et « son désir d'y revenir une autre année et même d'y rester un peu plus longtemps » laissent penser qu'elle adhère sans restriction, en tout cas sans se poser de questions, à la dévotion du sanctuaire.

La beauté des lieux n'y est sans doute pas pour rien car elle souligne qu'« en regardant tout autour de soi, on ne voit que des montagnes plus ou moins rapprochées ; j'avais un temps magnifique et j'aimais à considérer ces lieux solitaires où il me semble qu'on éprouve un calme et une paix inconnus dans les villes ».

Conclusion : une touriste avant tout

Après ce dernier récit de 1854, les archives ne conservent plus de documents de la main même de Pauline Huvier.

Pour autant la correspondance de son neveu, Ernest, indique qu'elle reste attachée à l'idée de voyage, même s'il s'agit alors de voyage « par délégation » : « Ma tante Pauline m'a appelé et m'a dit : Ernest, j'ai formé un projet. Sur quoi, elle m'a raconté qu'elle me paierait le voyage de Pontault pour aller y faire une surprise à ma tante de Létourville, en partant avec ma tante Adèle. J'ai accepté volontiers car je suis toujours content de changer de place »²⁶.

Dans cette même période, les soucis de santé de Pauline (60 ans) sont évoqués par Ernest, puisqu'elle est atteinte de cataracte, comme sa sœur Adèle qui décède en 1865. Mais la consultation médicale qu'elle obtient dans une clinique parisienne où elle reste 4 semaines, n'est pas de nature à l'encourager : « comme ma tante lui demandait si elle verrait, il lui a répondu qu'il ne pouvait rien savoir et qu'il ne répondait de rien ; qu'il était contrarié de la renvoyer de chez lui aveugle mais que son œil avait toujours été en de mauvaises dispositions et que l'autre était sûrement en de meilleures ».

L'année suivante, elle est « bien partante et pleine d'activité comme toujours »²⁷.

Son décès, le 28 janvier 1869 (à Paris, chez sa sœur Sophie), met un terme à une existence indépendante et autonome, consacrée aux loisirs, oisive pourrait-on dire, où les très proches et

²⁴ Maximin Giraud eut une vie chaotique, s'engagea un temps chez les zouaves pontificaux et mourut à Corps en 1875.

²⁵ L'évêque de Grenoble avait reconnu l'authenticité de l'apparition en 1851, ce qui affaiblit en partie l'opposition que les déclarations des enfants avaient provoquée, mais celle-ci persista sous la forme de controverses liées à la révélation des « secrets » des enfants.

²⁶ Courrier du 30 août 1864 (AD77 195 J 40). Ernest mourut très jeune à l'âge de 21 ans, deux ans après sa tante Pauline.

²⁷ Courrier du 24 juillet 1865 (AD 195 J 40).

les voyages ont tenu une grande part dans son cœur, sans doute plus que la religion ou le dévouement aux œuvres charitables²⁸.

Laissons-lui donc la parole une dernière fois pour nous expliquer ce qu'elle analyse bien comme « ce goût qui domine en moi », celui des voyages :

« Pourquoi donc, me diraient certaines personnes, pourquoi voyager, semer son argent sur les routes, avoir des ennuis, des contrariétés, souvent des déceptions, tandis que vous reconnaissez qu'il y a des jouissances à revenir chez soi ?

A cette question, je pourrais dire seulement que pour ressentir la jouissance de revenir chez soi, il faut avoir voyagé et avoir quitté ce même chez soi ; mais je dirai de plus que j'engage tous ceux qui sont plus sensibles aux inconvénients des voyages qu'aux satisfactions qu'on peut y trouver, à rester chez eux et à n'en pas bouger : ces sortes de personnes n'ont pas la bosse des voyages et n'en auraient que des ennuis, mais pour moi, j'avoue que je trouve un plaisir à voyager qui l'emporte de beaucoup sur tous les inconvénients qui s'y rencontrent et sur lesquels je compte et n'en suis pas surprise, et qui ne détruisent pas l'agrément que je trouve à parcourir des pays que je ne connais pas ou à revoir ceux que j'ai déjà vu.

Toutefois, je dirai ici que ce goût qui domine en moi, je veux le conserver in petto, car on me reproche déjà assez ma vie un peu courante. Que dirait-on si l'on savait que, pas encore satisfaite de mes excursions, j'en projette de nouvelles ?

Je ne dirai donc rien, puis si une occasion de voyager se présente, j'en profiterai volontiers ; si elle ne se présente pas, je resterai aussi très volontiers chez moi, car la vie tranquille et occupée est loin de me déplaire, elle a pour moi son agrément et son utilité » (conclusion de son récit du voyage dans les Pyrénées en 1851).

Isabelle RAMBAUD

Conservatrice générale du patrimoine

Directrice des Archives départementales de Seine-et-Marne

Bibliographie sommaire sur les femmes voyageuses

http://www.quaibrantly.fr/fileadmin/user_upload/documentation_scientifique/bibliographies/MQB-DPC-Doc-Scientifique-Biblio_Femmesvoyageuses.pdf

BOURGUINAT, Nicolas, *Bibliographie du voyage des femmes françaises et britanniques en Italie, 1770-1861* ; 2011, Genre et Histoire, Revue de l'Association Mnémosyne (<http://genrehistoire.revues.org/1461>)

²⁸ Son testament olographe daté du 29 mai 1865 est enregistré le 7 février 1869 par Me Henri Philippe, notaire à Coulommiers avec description et authentification précise le 29 mai 1869 (AD77 251 E 520). Pauline Huvier ne fait état que du seul don de sa « maison de Coulommiers à mon frère Huvier » (Abel).